

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 343-347

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Revue du Mois

Octobre avec ses vendanges glacées et Novembre avec ses journées humides ont passé sur nous et sur les tombes de nos morts depuis notre dernière revue ; la campagne a repris son air triste et funèbre et dans les villes ont recommencé les fêtes et les travaux de l'hiver. Les dernières élections au Conseil national ont tant soit peu agité la surface habituellement calme de la Suisse politique, et la note pacifique conservatrice et modérée qu'elles ont généralement donnée ferait penser au retour de l'âge d'or si cet âge pouvait revenir. La défaite des socialistes dans le canton de Vaud, la déroute du parti radical à Genève, la lutte homérique entre radicaux et conservateurs lucernois, les compromis féconds et victorieux du Valais... voilà, en traits rapides, les souvenirs que nous a laissés cette dernière consultation populaire... sans troubler, en quoi que ce soit, le train habituel de notre vie.

Il n'en était pas de même en Russie où la révolution faisait rage jusque sous les fenêtres du palais de l'empereur et où un peuple, ivre de sang et d'eau-de-vie, réclamait une nouvelle constitution. Et il a fini par l'obtenir. Incapable de résister davantage à tout son peuple, le czar lui a octroyé, une partie au moins, des libertés qu'il demandait. Ce n'est, évidemment, qu'un commencement : car il est plus facile d'allumer un incendie que de l'éteindre, et la jeune Russie, élevée dans les idées des Gorki et des Tolstoï, et habituée aux sons de la *Marseillaise* réserve encore bien des surprises à son pacifique souverain.

Il n'en est pas moins vrai que, de cette heure si solennelle pour la Russie, peut sortir un réveil et un progrès auxquels nous ne saurions qu'applaudir. Trop longtemps, elle a vécu d'une vie d'esclave, indifférente aux mouvements qu'entraînent les sociétés modernes vers des horizons nouveaux et son régime autocratique constituait un véritable anachronisme à côté des monarchies constitutionnelles et des gouvernements démocratiques qui président aux destinées de l'Europe. Pourvu que les meneurs de ce mouvement n'en compromettent pas les résultats par une hâte intempestive ! De pareilles réformes ne s'opèrent qu'avec le temps ; et il s'il a fallu plus d'un siècle à la France pour se retrouver dans son assiette, que ne faudra-t-il pas, à la Russie, pour se faire une peau nouvelle ! A quoi serviraient les alliances et les amitiés politiques si elles ne se nourrissaient réciproquement d'exemples et de bons conseils ! Le Czar ferait peut-être bien de consulter l'éminent

professeur de l'Université de Zurich, M. Paul Seippel qui vient, dans son ouvrage intitulé « Les Deux France », de mettre le doigt sur la plaie qui dévore notre malheureuse voisine et qui doit avoir, sous la main, un remède pour le pays ami et allié au sein duquel s'agitent tant de civilisations. En bon médecin M. Seippel recherche les causes du mal, qui divise et subdivise la France, chez ses ancêtres les plus reculés et il arrive à nous démontrer que les Français d'aujourd'hui étaient atteints d'une « romanite » aiguë. Le remède s'impose : supprimer la mentalité « romaine ». Si, grâce à de sages conseils, la Russie pouvait s'épargner un ou plusieurs siècles d'essais et de tâtonnements, ce serait autant de gagné pour l'humanité, pour le progrès, pour la civilisation... Oh ! les péchés originels ! Comme ça nous poursuit ! Merci à M. le professeur Seippel de nous l'avoir rappelé, et sans rancune !

Ce qu'il y a de certain, c'est que la mentalité romaine a du bon et qu'elle établit, entre les peuples voisins, des rapports de bonne camaraderie ; il n'y a pas de doute que nous lui devons la visite de M. Emile Loubet aux cours d'Espagne et de Portugal où il a été reçu royalement et traîné dans des voitures de gala par des mules au pieds agiles. Le président de la République préférerait de beaucoup ce genre de locomotion aux vitesses insensées de l'automobile d'Alphonse XIII : il convenait mieux à son âge et à sa respectabilité. L'automobile rappelle trop aux souverains et aux chefs de gouvernement le char sur lequel ils sont placés et qui menace de verser à chaque obstacle ; il est si facile de crever un pneu, un petit clou, et ça y est. M. Loubet a failli assister, à son retour de Madrid, au renversement de sa machine, et si le malheur a pu être évité c'est grâce à l'énergie de M. Rouvier, le chauffeur qui, voyant le danger, et sans même tirer à la courte paille, a débarqué son collègue, l'agent de change devenu ministre de la guerre en succédant au général André. M. Berteaux a trouvé la chose mauvaise et ne s'est pas gêné de le dire ; mais il avait eu de telles complaisances pour les partis extrêmes, de tels coups de chapeau pour le drapeau rouge qu'on l'a laissé partir sans regret et que M. Etienne a pris son portefeuille sans faire crier la galerie. Ainsi raccommo- dé le ministère pourra peut être aller jusqu'aux élections et assister au prochain départ de M. Loubet, de la présidence ; n'ait il n'est pas si sûr que cela ! Le vase est fêlé, il n'y a pas ! et qui peut répondre de ce qui se trouve dans les coulisses du Palais Bourbon où la démission de M. Berteaux a fait crier les amis de M. Combes ? Les incompris se retrouvent toujours, et les blackboulés aussi.

Nous ne croyons pourtant pas que le ministère Rouvier tombera : il ne faut pas oublier qu'en prenant le pouvoir il a promis de faire aboutir le projet de Séparation de l'Eglise et de l'Etat et il lui reste encore

quatre semaines à peu près pour remplir sa promesse. Le projet est au Sénat ; les sénateurs de la droite, par ci par là un républicain sincère, ont voulu proposer des amendements ou ralentir le mouvement qui emporte tous ces juges achetés d'avance, vers les folies irréparables. Le Sénat se bouche les oreilles autant que la Chambre ouvre la bouche : il faut séparer et on séparera. Et c'est ainsi que sera brisé le dernier lien qui rattache la France officielle à Rome, anéanti l'œuvre du Concordat et inauguré la guerre civile et religieuse dans un pays qui aurait tant besoin de paix. Telle est, du moins, la pensée de ceux qui vivent dans le pays et qui le connaissent, de ces évêques qui protestent contre la loi, de tous les catholiques enfin qui finissent par voir où on les mène et ce qu'on demande d'eux. Ailleurs, on veut bien considérer le projet de séparation sous un tout autre aspect et n'y voir qu'un divorce nécessaire, plus conforme à l'esprit et aux mœurs de l'époque. Enfin, disent-ils, l'heure de la liberté va sonner pour l'Eglise de France comme elle a sonné pour d'autres églises dont les cloches se taisent mais dont l'âme est plus vivante que jamais. Entre les craintes des uns et les prophéties des autres, il vaut peut-être mieux attendre les événements et demander à Dieu de les faire servir à sa gloire. La persécution a toujours suscité des martyrs ; et le moment n'est peut-être pas aussi éloigné où tous ceux qui analysent la France à l'aide de leur microscope et où ceux qui ricanent en présence de ses douleurs seront étonnés de constater la fécondité de son sein, de la noblesse et du courage de ses enfants.

Nous n'avons encore rien dit de notre illustre cousin d'Allemagne, et pourtant il aime assez qu'on parle de lui et au besoin il s'interpelle lui-même, comme naguère M. Rouvier quand il voulut mettre à la porte Berteaux. Or, Guillaume II a inauguré des monuments, assermenté des recrues, reçu Alphonse XIII, fiancé son fils Eitel, un charmant garçon, et cœtera... il a une vie très occupée, c'tempereur. Il va sans dire qu'il a caressé la garde de son épée et évoqué la muse des batailles ; mais, c'est son genre et ça lui sied si bien ! Quand on a d'aussi belles moustaches, provoquant le Ciel sans jamais l'atteindre, on ne peut trop lui en vouloir d'en faire jaillir quelques étincelles. Jusqu'ici, à part son tour du Maroc, il s'est borné à garder ses airs guerriers : c'était pour rire. Mais, maintenant, que va-t-il arriver ? Depuis la chute de Delcassé et les révélations qui l'ont suivie les yeux de Guillaume sont devenus plus sévères, ses paroles plus saccadées et, furieux contre l'Angleterre plus encore que contre la France, il a murmuré, entre les dents, quelque chose que notre éloignement de la Salle du trône ne nous a pas permis de comprendre. C'est là un des défauts de notre cuirasse et une des lacunes de la rédaction des *Echos* ! Ses revenus ne lui permettent

pas encore d'avoir de fil spécial et d'être reliée téléphoniquement avec les chancelleries. Il faut donc que, jusqu'à nouvel ordre, nous nous contentions de lire... de loin, dans les yeux du maître de la paix et de la guerre. Et encore, c'est rudement difficile, comme dirait le commissaire Potterat qui vient de se marier (avis à ceux qui veulent rire un brin)... avec tout le pétard qu'ils font à Pétersbourg, à Cronstadt, à Odessa... et à Paris pour le retour de Déroulède... il n'y a pas moyen de se fixer du côté de Berlin. Tant pis, et à la prochaine !

L. W.